



Édouard de Keyser

LA ROCHE QUI SE FERME

Nouvelle dramatique
de « Sciences et Voyages »

1922-1923

Table des matières

I	3
II	13
III	20
IV	24
V	29
VI	36
VII	44
VIII.....	51
À propos de cette édition électronique	57

I



Les blessés arrivèrent à la nuit, attachés sur les cacolets amarrés à des mules qui les avaient ballottés, tout un jour, par les sentiers impraticables qui descendent des hauteurs fauves. Ils ne se plaignaient plus. Le transport les avait fait tellement souffrir que la douleur semblait s'être endormie. Plus d'un, simplement, s'était évanoui. Les bêtes longèrent les murs de Taza, dont les créneaux se découpaient sur la nuit bleue et firent à travers les oliviers les 2 kilomètres qui les séparaient encore du camp Girardot. Alerté, le personnel sanitaire attendait chez le caporal de garde.

— Y a un Boche. Et y n'a pas l'air très en train, annonça le brigadier qui conduisait le convoi.

Le fait n'était pas rare. L'Allemagne avait semé des officiers instructeurs dans toutes les harkas d'Abd-el-Malek, de

même qu'elle envoyait de l'or au fameux rebelle et le fournissait d'armes, en pleine guerre, par des sous-marins auxquels la zone espagnole offrait toujours des points de débarquement favorables.

— L'affaire a été chaude ? demanda le caporal, qui aimait paraître au courant de la tactique.

— Parbleu !... Comme toujours, avec le général Aubert !... Les salopards tenaient la crête... Un pays, mon vieux, où t'as pas une goutte d'eau pour coller un timbre-poste, ou t'faire croire qu'y t'reste d'la salive !... Alors, tu vois ça ?...

— Parfaitement.

— Les auxiliaires des tribus, y prennent par la droite. La légion, elle prend par la gauche. Et on aborde les Arbis avec les sabres et les baïonnettes, qui se d'mandent encore c'qu'on leur voulait.

— Où est l'Allemand ? coupa le gestionnaire qui consultait ses papiers.

Le transfert des blessés se terminait. On avait dû les répartir en plusieurs salles. L'instructeur allemand, d'ailleurs vêtu d'un burnous noir comme les autres soldats d'Abd-el-Malek, fut porté dans une pièce assez petite, voisine des services de chirurgie. On le déshabilla. Malgré le pansement appliqué là-haut, le sang coulait de sa poitrine, qu'une balle de fusil avait trouée de part en part. Ses yeux, des yeux gris à large pupille brune, restaient ouverts, démesurément. Qu'est-ce qui l'effrayait le plus ? La gravité de sa blessure, ou celle de sa situation ?



Sous son burnous, il était habillé à l'européenne : une culotte d'équitation, un gilet de tricot, une chemise munie de deux poches sur la poitrine. L'une d'elles était fermée par une épingle double. Lorsque les infirmiers voulurent lui retirer cette chemise maculée de sang, pour la remplacer par du linge propre, il trouva une énergie inattendue, et accrocha ses mains à la toile avec une telle opiniâtreté que l'infirmier dit à son camarade :

— Laisse-la lui, puisqu'il y tient ! C'est peut-être un cadeau...

Dans les yeux de l'Allemand passa une lueur de triomphe. Mais lorsque les soldats furent sortis, ses forces l'abandonnèrent. Il poussa un soupir et perdit connaissance.

Il n'y avait auprès de lui qu'un tirailleur qui dormait si profondément que tout ce bruit ne l'avait pas réveillé, et deux légionnaires d'origine germanique, qui s'étaient fait à la cuisse une injection de térébenthine afin de faciliter la formation

d'un monstrueux abcès. Cette façon de couper à l'attaque des forces dissidentes allait d'ailleurs les conduire en conseil de guerre, motif pour lequel un Sénégalais restait en faction devant la salle.

C'était ce fait particulier qui avait suggéré au caporal de diriger l'Allemand sur ce local bien gardé. Précaution superflue, du reste, et qu'il comprit à la grimace du chirurgien lorsque celui-ci vint, une demi-heure plus tard, donner ses soins à cet ennemi.

— Pas brillant, n'est-ce pas ? demanda l'infirmier.

— Il en a pour un jour, au plus... Mais, après tout, on ne sait jamais...

Le rôle de médecin à l'hôpital Girardot n'était pas une sinécure. Le camp, en continuel état de guerre, harcelé la nuit jusqu'aux fils barbelés, sans cesse à la chasse des dissidents, regorgeait de malades et de blessés. Il y avait aussi des civils appartenant au petit chemin de fer, dont la gare fortifiée s'apercevait dans le fond de la vallée, et qui rejoignait Taourirt, Oudjda, et le réseau algérien. Harassés par leur journée de labeur, les médecins allèrent dormir après la visite de ce premier convoi, laissant au gestionnaire le soin d'attendre le suivant et de les prévenir.

L'officier d'administration profita de ce que le capitaine aviateur Garnet, incommodé par le sirocco qui commençait à souffler du feu, se promenait devant l'hôpital, pour lui proposer une partie d'échecs.

Ils jouaient depuis une heure, lorsque l'infirmier de service survint.

— Mon capitaine, le blessé boche est en train de passer.

— Ça sera toujours un Boche de moins !... Tout de même, va prévenir l'aide-major...

— C'est que, mon capitaine, je le crois bien trépassé, à l'heure qu'il est...

— Alors, attends... J'y vais moi-même... Les médecins n'en peuvent plus !...

Le capitaine Garnet se levait aussi :

— Je vous accompagne jusque-là.

Ils traversèrent le jardin nu, que la lune blanchissait comme un suaire. Au moment où il pénétrait dans la salle, l'officier aperçut un des deux soldats allemands qui regagnait son lit.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-il d'un ton sec.

L'autre répondit dans un français durci par l'accent teuton :

— Mon capitaine, nous ne pouvons pas dormir. On ne devrait pas laisser des malades avec un cadavre !...

— Ah ! Il est mort ?... comment le savez-vous ?

Le légionnaire resta un instant sans répondre. Évidemment, la question l'avait pris de court.

— Oh ! ça se devine, fit-il enfin en se recouchant.

Simple témoin, le capitaine Garnet n'avait pas regardé le soldat. Il s'approchait du blessé allemand, se penchait sur lui.

— Vous avez raison, dit-il. Il est inutile de déranger un docteur.

L'officier d'administration se tournait vers l'infirmier.

— On a fait l'inventaire de ce que cet homme portait sur lui ?

— Oui, mon capitaine. Mais il paraissait avoir quelque chose dans la poche droite de sa chemise ; il a résisté avec désespoir quand on a voulu la lui retirer... Alors, mon camarade et moi, nous avons pensé qu'il valait peut-être mieux attendre la visite du major.

— Nous allons voir ce que c'est. Approche la lampe.

Il ouvrit l'épingle qui fermait la poche, retira deux papiers.



— De l'allemand, dit-il... Et une carte du Riff...

— Il faudrait porter ça au général. Les écrits que possèdent ces instructeurs peuvent être très utiles pour les opérations.

Le général Aubert, cité récemment à l'ordre du jour de l'armée du Maroc, est un rude soldat qui dort peu, travaille trop, part au danger avec ses troupes, et qu'on peut réveiller à n'importe quelle heure de la nuit pour les affaires de service. Le commandement de Taza est un poste d'honneur, mais qui ne laisse aucun loisir.

Bien armés, le gestionnaire et le capitaine Garnet montèrent donc à la ville, se firent ouvrir la porte, et n'attendirent pas plus d'un quart d'heure chez le chef. Celui-ci ne se perdait pas en formules inutiles, surtout lorsqu'il enlevait quelques minutes à ses courtes heures de repos. Deux phrases de félicitations pour leur zèle, et la traduction immédiate des papiers allemands.

Contrairement à ce qu'ils avaient espéré, il ne s'agissait pas de choses relatives à l'armée d'Abd-el-Malek. Ils se trouvaient devant la révélation d'un secret. Pourquoi son propriétaire l'avait-il consigné là ? Se méfiait-il donc de sa mémoire ?

Sans entrer dans les détails de la rédaction, où Dieu et l'Empereur venaient se mêler à une affaire qui ne les concernait certainement pas, voici quelle était la teneur des documents.

L'officier allemand (car il était officier, détaché en mission régulière) avait fait un premier séjour au Maroc avant 1914. Dans les montagnes du Riff, où les trop fameux frères Mannesmann espéraient trouver de véritables mines de Golconde, le hasard lui avait fait découvrir un gisement d'émeraudes. Il en rapportait pour une valeur qu'il estimait à plus de 2 millions, lorsque la guerre l'avait surpris. Obligé de rejoindre son corps à Trèves, il n'avait pas eu le temps de mettre son trésor en lieu sûr. Lorsqu'il était arrivé, son régiment franchissait la frontière luxembourgeoise ; il n'avait pas pu

s'arrêter dans la vieille cité romaine, et, tout courant, avait rattrapé sa compagnie à Echternach, petite ville que la Sure sépare seule du territoire prussien. Cette compagnie resta en occupation durant quelques jours, attendant que fût libre la ligne de Longwy ; pour ne pas s'encombrer de son trésor dans les risques d'une campagne, il s'était décidé à le cacher sur la terre luxembourgeoise, laquelle, tout comme la Belgique, la Champagne, la Picardie et le Pas-de-Calais, ne manquerait pas de devenir terre allemande.

Les environs abondaient en cachettes favorables. Il en avait trouvé une, tellement impossible à découvrir, qu'il avait craint lui-même de ne plus la retrouver ; et pour se rappeler l'endroit exact, il avait usé d'un stratagème : ayant remarqué que la façade de la petite église Saint-Pierre et Saint-Paul, isolée sur une butte et à l'abri des curieux, avait une partie en grès assez friable et mal cimenté, il en avait détaché une pierre, et creusé au stylet les indications cryptographiques concernant sa cachette ; puis il avait replacé l'écriture à l'intérieur.

Un petit plan expliquait l'emplacement exact de cette pierre : 6^e de la 3^e rangée, en partant de l'angle droit du portail. Les officiers n'eurent pas une hésitation : cette fortune appartenait à la France.

— Revenez à l'heure de mon rapport, dit le général Aubert.

Il y fut décidé que le capitaine Edmond Carnet se rendrait à Echternach dès que ce serait possible, qu'il chercherait le trésor de pierres précieuses et que celui-ci serait donné à l'Œuvre des Orphelins de la Guerre.

La carte du Riff, qui indiquait plus ou moins exactement l'endroit où l'Allemand avait trouvé les émeraudes, fut enfermée dans les archives pour être utilisée plus tard, si les événements envoyaient la France dans cette partie de l'Empire chérifien.

Cependant le gestionnaire n'avait pas eu tort, en entrant dans la salle où reposait le cadavre, de trouver bizarre la présence d'un des légionnaires assez loin de son lit.



À peine les deux officiers et l'infirmier furent-ils sortis, que cet Allemand se répandit contre eux en un torrent d'injures, pour lesquelles il employa d'ailleurs, avec la plus grande justice, le français, l'allemand et l'arabe.

Son camarade le calmait :

— Prends garde ! Tu vas réveiller le type !...

— Mais non ! Il dort comme une brute... Je te l'avais bien dit, que le *Hauptmann* devait avoir sur lui quelque chose de précieux ! Rien que la façon dont il avait empêché qu'on enlevât sa chemise... Un coup d'œil me suffit, à moi !...

Une nouvelle crise de fureur coupa cet accès de modestie.

— Deux millions ! reprit-il après sa bordée de blasphèmes et d'invectives. Deux millions !... Et il ne nous manque qu'une chose, l'emplacement de cette pierre... Une seconde de plus, et je lisais le plan !... Nous tenions la fortune !

— T'en fais donc pas, comme disent ces imbéciles de Français. La guerre ne durera pas toujours, et, comme l'Allemagne sera victorieuse, ils ne pourront pas rentrer dans le Luxembourg. Il sera toujours temps d'aller chercher le magot. L'important, c'est de ne pas se faire tuer dans leur sale colonie...

— Tu as raison.

Là-dessus, les deux loyaux serviteurs de la légion étrangère s'endormirent, pour rêver qu'ils étaient riches et qu'ils venaient faire la fête à Paris.

II

Ce ne fut qu'un an et demi plus tard, au printemps 1919, qu'Edmond Garnet put se rendre dans le Grand-Duché. Il était accompagné par un jeune officier marocain, Ali ben Amara, fils d'un caïd du Sud, sorti premier de cette école militaire de Meknès, qu'avait fondée le maréchal, et qui a pris communément le nom de *Saint-Cyr marocain*. Après avoir obtenu ses brevets d'aviateur, Ali, depuis un an, avait brillé dans l'escadrille des Cigognes marocaines, que commandait le capitaine Garnet.

Un voyage en France étant le rêve du jeune officier indigène, son chef l'avait emmené, lui avait raconté l'histoire assez fabuleuse des émeraudes cachées au fond des Ardennes luxembourgeoises, et Ali lui avait proposé de l'accompagner à Echternach. Voilà donc comment le Français et l'Arabe débarquaient à l'Hôtel de la Sure, au milieu de la petite cité vieillotte, dont les noms de rues sont encore ceux du XII^e siècle et qui vit toujours féodale, à l'ombre des immenses bâtiments d'un monastère désaffecté.

Echternach est un centre de marchés importants ; de plus, la procession dansante, qui venait d'avoir lieu, retenait pas mal de voyageurs dans les hôtels. C'étaient pour la plupart des gens arrivés de Luxembourg ou des paysans cossus, et quelques Hollandais. Tout ce monde intéressait médiocrement le capitaine, dont le trésor d'émeraudes était l'unique souci. Dès lors, pourquoi aurait-il fait attention à deux individus proprement habillés, qui causaient avec un vieux prêtre, à quelques tables de là ?



Ali ben Amara, curieux de tout ce qu'il voyait depuis qu'il était en Europe, dévisageait au contraire chaque voyageur. Quand ses yeux rencontrèrent les deux hommes, ses sourcils se froncèrent imperceptiblement. Il lui sembla les avoir déjà vus... Où ?... Quand ?... Il ne pouvait être que le jouet d'une illusion, pas même d'une ressemblance, puisqu'elle n'aurait pu se rapporter aux deux personnages à la fois.

Cependant, son observation n'était pas en défaut. C'étaient bien les anciens légionnaires de Taza, libérés peu de temps après l'armistice. Ils avaient patiemment attendu l'arrivée de Garnet, dont ils connaissaient la venue en France par d'anciens camarades de la légion, Allemands comme eux, et par conséquent, comme eux, espions.

Lorsque les deux officiers furent assis, Holbeck et Gothorn, qui avaient repris leurs vrais noms en quittant l'armée française, eurent un sourire à peine dessiné, un sourire de victoire, qui en aurait dit long à celui qui se serait donné la peine de l'analyser. Mais ce n'était pas leur interlocuteur qui prenait ce souci ! Le vieux prêtre avait déposé un herbier à côté de

lui, comme d'élégantes voyageuses transportent leur sac à bijoux. Il s'enfonçait dans d'importantes considérations géologiques. Si ce brave homme avait des ouailles, il devait certes leur préférer les pierres de la montagne. Les deux Allemands ne l'avaient admis auprès d'eux que pour se donner un aspect plus naturel, plus terroir. Il fallait se méfier de toutes les suspicions possibles !...



À présent, ils auraient bien voulu s'en débarrasser, mais le vieillard, qui revenait d'une excursion dont témoignaient ses bottines couvertes de boue, sa soutane maculée, et son gros parapluie verdi, croyait bien passionner ses interlocuteurs d'occasion.

— Aucune contrée n'est plus intéressante que la nôtre, disait-il. Les rochers écrivent chaque jour un roman, pour ceux qui savent les lire !... Aujourd'hui, je voulais voir si l'étrange phénomène que je constate depuis trois jours sur la rive gauche se produit par ici. Croyez-vous que ça ne vaille pas une pièce de théâtre ou un film policier ?...

— Quel phénomène ? demanda Holbeck qui s'en moquait totalement.

— Le resserrement des roches ! Personne n'y fait attention ! Je l'ai signalé à un journal du Luxembourg, et il n'a même pas inséré l'entrefilet !... Ah ! si on comprenait la science, il y aurait foule autour des Sievenschlüff... Mais non !... Personne !... Que voulez-vous ? Ce n'est pas encore la saison des touristes... Pour la divination de certains sujets, Gothon était admirablement servi par l'esprit de sa race.

— Les Sievenschlüff ?



— Un bloc de rochers dans les bois du Müllerthal. Vous n'ignorez pas, messieurs, combien nous possédons d'étranges stratifications. Les environs d'Echternach, depuis les Bénédictins jusqu'à Beaufort, mériteraient d'être classés comme parc national. Nos roches ressemblent parfois à de la pâte feuilletée. D'autres se sont comme décollées. D'autres sont trouées, vidées. Voyez le curieux labyrinthe, dans l'Eszbacher Thal et les Bauges de Sangliers, et la Wolfschlucht, et surtout ces

Sievenschlüff qui sont encore aujourd'hui une curiosité, mais ne formeront demain qu'un bloc sans intérêt.

— Ce que vous dites me passionne, monsieur le curé. Donnez-moi des détails plus complets. Je veux profiter de la bonne fortune qui me met en face d'un vrai savant...

Holbeck, qui ne comprenait pas, haussa légèrement les épaules. Par un coup de pied sous la table, Gothorn lui enseigna que le sujet était intéressant pour eux.

— Vous êtes trop bon, répondait le brave prêtre, dont on chatouillait l'inoffensive vanité. Voici donc... Au milieu des bois, les Sievenschlüff dressent leur masse que coupent des passages, dans les deux sens, comme si un enchanteur l'avait frappée plusieurs fois de son épée. Les touristes s'amuse à passer par ces couloirs, si étroits qu'à certains points on ne peut pas y avancer de front.

— Et ce sont ces couloirs qui se ferment ? interrogea Gothorn en envoyant sous la table un nouveau coup de pied à son compagnon.

— Justement, monsieur. Le phénomène est en concomitance avec de légères secousses enregistrées par les sismographes, dans l'Eifel. Au fond, rien d'étonnant ! Le massif si pittoresque de l'Eifel cache une zone de volcans, soit disant éteints, dont les anciens cratères ont formé des lacs. On dit de beaucoup de volcans qu'ils sont éteints, puis, un beau jour, ils se manifestent, et souvent de façon désagréable ! Or, depuis jeudi, les sismographes montrent quelque inquiétude. Et, il y a trois jours, j'ai constaté, *de visu*, le rapprochement insensible des roches. Une convulsion intérieure les avait disjointes ; une autre convulsion s'emploie à les réunir. J'y suis retourné hier. Le poteau qui indique l'entrée était déraciné. Il

y a encore moyen de passer, mais, demain, le malheureux qui s'y endormirait serait sans doute aplati comme une galette.

— Oui, le malheureux... articula Gothorn, qui regardait vers la fenêtre.

— Vous y retournerez ? questionna-t-il soudain.

— Non, monsieur, et je le regrette fort ! Mais je dois me rendre à Vianden. Ordre de mes supérieurs...

— D'ailleurs, il vous reste une consolation. L'étrange poussée sismique va peut-être s'arrêter.

— Il faudrait évidemment l'espérer pour l'attrait du pays, dont les curiosités naturelles forment une grande source de prospérité. Mais je suis certain du contraire. S'il faut en croire les appareils enregistreurs, la crise intérieure que subit la région sans s'en apercevoir est profonde... profonde...

— C'est surprenant, en effet, monsieur le curé. Et nous irons voir ça... En regrettant de ne pas vous avoir pour guide... Vous reverrons-nous ce soir ?

— Hélas ! Dans une heure, je prends le train pour Diekirch.

Gothorn se leva et prit congé avec son complice.

— Enfin, demanda Holbeck, me diras-tu pourquoi tu as fait parler ce vieux fou ?

Gothorn ne répondit que lorsque la porte de sa chambre fut refermée.

— Si tout va bien, fit-il en accentuant ses paroles d'un sourire de côté qui était sinistre, si tout va bien, je prépare à

ce héros de l'aviation française un mausolée naturel, pour lequel on ne réclamera jamais rien à sa famille.

III

— Avant tout, il me faut la pierre de l'église sur laquelle est gravée l'indication de la cachette, dit Edmond à Ali.

— Je crois que l'heure nous serait assez favorable, capitaine, répondit le Marocain qui parlait fort correctement notre langue. Mais qu'emporterez-vous pour envelopper la pierre ?

— Eh ! crois-tu donc que j'aie oublié une précaution ?... Cette toile cirée, cette corde... J'espère que ce ne sera pas un bloc d'un mètre...

— Et que, pour l'enlever, vous ne devrez pas requérir l'architecte municipal !

Tout en bavardant, les deux amis se dirigeaient vers l'église. Pittoresquement juchée sur une haute butte, cachée par les constructions et les murs où pendent des cascades de feuillage, elle ne montre aux habitants que ses tours pointues. Pour jouir de sa simplicité romane, il faut gravir un raidillon d'une soixantaine de marches, qui aboutit à une petite terrasse entourée d'un parapet.

Après le déjeuner, Edmond escomptait bien que cette terrasse serait déserte. Mais une femme y tricotait, en surveillant des enfants.

— Voilà bien notre chance ! murmura Garnet.

— Que faire, capitaine ?

— Attendre, parbleu ! Elle se fatiguera avant nous.

— Nous pourrions toujours repérer la pierre, et peut-être la marquer d'un coup de crayon, afin de ne plus perdre une seconde, quand le moment sera favorable.

— Tu feras ton chemin, Ali !... Regardons de loin, en ayant l'air de contempler les détails d'architecture... Sixième de la troisième rangée, à partir de l'angle droit du portail... Tu la vois ? Elle ne semble pas mieux scellée que lorsque l'Allemand est passé par ici...

— Attendons...

La pierre qu'ils devaient enlever n'était pas grande ; tout au plus mesurait-elle 20 centimètres sur 15. Elle se transporterait facilement sans attirer l'attention.

Restaient la femme et ses enfants.

— Si elle a l'intention de terminer le bas qu'elle tricote avant de redescendre !... murmura Edmond.

Ali n'était jamais à bout de ressource.

— Je vais essayer un moyen, annonça-t-il. Il appela le plus jeune des enfants, bambin de deux ans, tout rond, rouge comme une brique, et qui ouvrait des mains noires de terre.

Au bout d'un instant, ce jeune naturel d'Echternach fut apprivoisé. Alors Ali ben Amara lui octroya dix sous.

Sans prononcer l'inutile merci que plus tard il dirait souvent et ne penserait jamais, le gosse roula triomphalement jusqu'à sa mère, qui sourit au Marocain, mais continua de tricoter.

Toutefois, au bout de deux minutes, Ali annonça :



— Mes dix sous travaillent. Vous voyez que mon idée n'était pas mauvaise.

Depuis qu'il était en possession d'une pièce de monnaie, l'enfant sentait grandir une épouvantable envie de manger des bonbons, envie que frères et sœurs partageaient avec impartialité. La mère refusa. Après cinq minutes d'insistance, les pleurs commencèrent, puis les cris, et la brave femme, sous l'œil narquois du jeune Marocain, dut replier son tricot, rassembler sa marmaille et redescendre dans la ville. Ils n'avaient pas encore disparu que les deux officiers s'approchaient du mur. Edmond tirait un outil de sa poche. La pierre ne résistait pas. Elle se détachait. Elle tombait.

— Il ne vient personne ?

Ali se précipita à l'escalier. Non. Pour quelques minutes, ils étaient bien seuls.

Edmond avait retourné le bloc. L'envers portait des lettres grossièrement indiquées à coups de stylet. Ils ne s'étaient pas trompés.

La pierre fut aussitôt emballée, et fit un paquet très ordinaire.

— Viens.

Dégringolant vers la grande rue, ils rentrèrent à l'hôtel.

Comme ils montaient à leurs chambres, Ali se retourna et, de la porte du salon de lecture, vit poindre un des visages qui l'avait intrigué.

Il songea, sans faire part de cette réflexion à son capitaine :

— Ces gens-là font bien attention à nous !

Comme il n'avait pas vécu pour rien au pays des embuscades, des intrigues et des drames sanglants que notre domination, depuis quinze ans, a seule fait cesser, il se promit de garder l'œil ouvert.

Edmond déballa la pierre, la déposa avec précaution dans l'armoire, et dit :

— Nous l'étudierons ce soir. Elle nous fera passer le temps. Mais, puisque le soleil brille et qu'il fait doux, je propose de faire une promenade aux environs. Il faut tout de même nous rendre compte du pays dans lequel le sort nous envoie.

IV

Gothorn guettait le départ des deux officiers. Il supposait bien qu'ils ne perdraient pas, à déchiffrer une cryptographie allemande, la belle après-midi que leur offrait le printemps. Lorsqu'on a passé deux ans dans le bled, surtout dans le bled de Taza, on a un besoin dévorant de forêts, d'eaux vives, de belle verdure septentrionale. Un bois de sapins acquiert pour le colonial un prix inestimable, et le grand-duché du Luxembourg en offrait à profusion.

Gothorn ne manquait donc pas d'un certain bon sens et d'un semblant de psychologie. Où il manquait de plus d'habileté, c'était dans l'art de surveiller les gens. Bien que l'espionnage fût – naturellement ! – son côté faible, il n'y apportait pas une virtuosité capable de mettre en défaut l'œil et l'oreille d'un Marocain.

Ali ben Amara se méfiait. Pourquoi cet homme, dont il croyait avoir déjà vu le visage, les avait-il épiés à leur rentrée dans l'hôtel ?

Il agit donc dans Echternach comme dans l'Atlas lorsqu'il faut s'attendre à voir surgir un ennemi derrière chaque cèdre, un *djich* derrière chaque mamelon.

Afin d'être certain que les officiers ne rentreraient pas tout de suite et leur laisseraient le temps d'opérer, Gothorn les avait suivis de très loin, et, avec des précautions minutieuses, jusqu'au sentier grimpant sur les rocs qui dominant la ville et conduisent à la Wolfschlucht (gorge du Loup). Il revint alors sur ses pas, en grande hâte, et à cent lieues de se douter que le jeune Marocain avait parfaitement observé son manège.



— Vite ! Ils en auront pour une ou deux heures... Mais ce n'est pas trop ! dit-il à son complice en rentrant dans sa chambre.

— Ils vont loin ?

— Au moins à Wolfschlucht.

— Il n'y a personne dans notre couloir ?

— Personne... Viens...

En hommes prévoyants, ils avaient étudié les serrures de presque toutes les chambres. Il ne fallut pas dix secondes pour ouvrir la porte du capitaine Garnet.

Holbeck cherchait partout, tandis que son complice allait faire le guet au bas de l'escalier. La pierre découverte, il la mesura, descendit à un petit hangar où l'on resserrait des outils, des briques, de vieux bidons. Sur les conseils de Gothorn, ils y avaient peu à peu apporté des blocs de grès de dimensions diverses. Sachant qu'il s'agissait d'une pierre de la muraille de l'église, et se doutant que ce devait être une pierre qu'on pouvait enlever sans se hisser sur une échelle, ils les

avaient étudiées, avaient reconnu la sorte de grès, et s'en étaient fait à tout hasard une petite collection.

Il ne fut donc pas trop difficile pour Holbeck de trouver un bloc à peu près semblable, comme forme et comme grandeur. Sans doute l'officier n'avait-il pas fait attention au signallement de sa pierre, aux traces de sa vieillesse, aux blessures qu'elle avait reçues aux cours des siècles. D'ailleurs Holbeck se chargeait de donner à la sienne un aspect vénérable, tout comme les fabricants de vieux meubles savent donner aux bois, l'usure et même la pourriture de cinq cents années.

Avant de commencer son travail, il alla retrouver son complice.

— Rien de nouveau ?

— Non. Si je les vois arriver, je t'avertis. En attendant que ma besogne soit faite, remets leur pierre à sa place.

Pendant que les officiers montaient à l'église, les deux Allemands avaient préparé un bout de cryptographie qui devait faire merveille. Après avoir bien noté la grandeur, la profondeur, l'espacement des lettres de l'original, Holbeck se mit à l'ouvrage avec un solide outil. Il ne lui fallut pas plus d'une demi-heure pour graver son inscription et autant pour donner à son bloc les principales défauts de l'autre, ainsi qu'une patine de sable et de terre. Avant de faire la substitution, il les compara et fut satisfait de son œuvre. Alors il rappela Gothorn.

Celui-ci voulut vérifier encore si l'emballage était exactement rétabli, la corde nouée avec les mêmes nœuds.



— Maintenant, ils ont de quoi se distraire toute la soirée ! ricana-t-il.

Holbeck conservait une crainte.

— Pourvu que le Marocain ne l'accompagne pas...

— Sois tranquille... Ces sauvages se piquent de délicatesse ! Il attendra à l'hôtel...

— Et là-bas, c'est nous qui serons présents ! Le capitaine Garnet et le sous-lieutenant Ali ben Amara ne rentrèrent qu'à l'heure du dîner. La nature puissante, presque fantastique, de ce que les étrangers ont surnommé la Petite Suisse, les avait retenus. Après le repas, Edmond se retira dans sa chambre, défit le paquet, déposa devant lui, sur la table, la précieuse pierre, et commença à en déchiffrer le cryptogramme, besogne d'autant plus ardue que le texte était en allemand. Quoiqu'il parlât assez correctement cette langue, la différence de fréquence des lettres suscitait une grave difficulté.

Tandis que, trois chambres plus loin, Gothorn et Holbeck venaient assez facilement à bout du véritable texte, les indications apocryphes donnaient pas mal de fil à retordre à l'aviateur. Mais il avait la ferme volonté d'en venir à bout et ne manquait pas de persévérance. Enfin, il eut devant lui une traduction qui semblait exacte :

Centre Sievenschlüff. Point le plus étroit. Sous petite fente verticale.

Creuser un mètre. Trouver niche sous roc oriental.

— Il n'y avait pas de danger qu'on lui enlevât son trésor ! ricana Edmond. Mais ça va m'obliger à emporter une pelle et à faire tout un travail de pionnier...

Il décida de partir de bonne heure, de façon à terminer sa besogne en une seule fois.

V

Comme Gothorn l'avait prévu, Ali ben Amara refusa d'accompagner son ami. Sa délicatesse lui interdisait d'être auprès de lui quand il découvrirait le trésor. Il aurait eu peur de sembler là un témoin, un surveillant.

Il accompagna Edmond jusqu'à la diligence de Berdof qui épargnerait les 5 kilomètres de montée et permettrait de s'enfoncer dans les bois sans se fatiguer à gravir le plateau.

Le temps assez frais et nuageux ne faisait cependant pas craindre la pluie. Dans la forêt, la jeune végétation de hêtres et de chênes s'égayait de mille chants d'oiseaux. Parfois un animal s'enfuyait sous les arbres. Mais aucun être humain ne se montrait dans le sentier. Bientôt celui-ci s'enfonça dans des gorges, contourna des aiguilles, descendit au près du ruisseau capricieux, l'enjamba sur des pierres plates, remonta pour se perdre dans les fourrés.

Après avoir quitté le village de Berdof et les routes du plateau, bordées de pommiers en fleurs, il fallut une bonne heure à Edmond Garnet pour atteindre les Sievenschlüff, dans un des endroits les plus sauvages qui dominant la Sure. Il ne se doutait pas qu'à 100 mètres de lui, derrière un roc, deux touristes l'attendaient depuis longtemps. Gothorn et Holbeck, en effet, avaient quitté Echternach au lever du soleil, mais ils ne regrettaient pas le temps perdu, car ils avaient pu constater que le terrifiant phénomène signalé par le curé géologue, loin de cesser augmentait de vitesse. Un bâton solidement encasté entre les parois s'était brisé comme un fétu de paille, dix minutes plus tard.



Déjà deux des entrées étaient impraticables, et le haut des roches s’y rejoignait.

Il faut se rendre exactement compte de ce qu’étaient les Sept Gorges, ou *Sievenschlüff*, avant le mouvement tectonique qui les ferma. Qu’on se figure, au milieu de la nature la plus tourmentée, une sorte d’immense pudding, de forme classique, et de 30 mètres de haut, aux parois lisses, sauf d’un côté où l’escalade est possible pour un grimpeur très exercé. Ce bloc, surgi là sous une poussée vertigineuse de la nature, est coupé, taillé dans tous les sens. Sept brèches s’entrecroisent, comme si on avait dû partager la roche entre des propriétaires en indivision. Ces coups d’épée qui fendaient le bloc du sommet à la base, n’atteignaient pas plus d’un mètre de large et souvent la moitié. Les parois, rigoureusement verticales, en étaient lisses et gluantes, couvertes de mousses microscopiques. À l’ordinaire, des flèches et des numéros permettaient aux touristes – nombreux dès juillet – de parcourir la roche dans tous les sens, d’y suivre un itinéraire qui les faisait passer par chacune des coupures.

Quand le capitaine Garnet atteignit les Sept Gorges, deux des sept entrées étaient donc closes. Le reste s'était épouvantablement resserré ; mais l'officier, qui ignorait la largeur ordinaire de ces couloirs d'enfer, les supposait dans leur état naturel et se dit simplement :

— Bigre ! Creuser un trou d'un mètre, là où on peut à peine remuer le bras !...

Mais aussitôt :

— Bah ! On n'a pas de mérite, quand la besogne va toute seule !...

Et il se faufila entre les roches, choisissant l'entrée qui lui semblait la plus propice, et où cependant, il dut faire un certain effort pour passer.

Par un caprice étrange, le mouvement tectonique tendait à resserrer le bloc titanesque en secousses concentriques ; il bouchait les issues et laissait l'intérieur à peu près intact. Le centre des coupures, plus étroit, certes, qu'auparavant, permettait cependant de se tenir debout, de face comme de profil, d'étendre le bras et de s'agenouiller.

— Ah ! Je respire mieux ! se dit Garnet lorsqu'il eut atteint le centre.

Incontinent, il se mit à rechercher le point le plus étroit. À l'intersection des coupures 4 et 7, il existait un resserrement tel que le passage en eût déjà été impossible pour maintes personnes.

— Pas de doute... C'est ici... À présent, trouvons la fissure verticale.

Hélas ! ce n'étaient pas celles-là qui manquaient. Il y en avait partout, peu à peu gravées par l'eau dans les parties les moins résistantes de la roche.

— Devrais-je creuser plusieurs trous avant d'atteindre la bonne place ? se disait Garnet.



Il fallait se fier au hasard, ce qu'il fit, en se mettant immédiatement à la besogne.

Le terrain n'était pas difficile à déblayer, car le sable le composait autant que l'humus. Pendant que le capitaine, entravé dans tous ses gestes par l'étroitesse du couloir enlevait peu à peu la terre de l'endroit qu'il avait choisi, Gothorn et Holbeck se coulaient vers le bloc des Sievenschlüff, avançaient prudemment la tête aux différentes issues, voyaient, sans être aperçus, le jeune officier.

À trois issues invisibles pour Edmond, ils purent mesurer les largeurs. Elles avaient diminué de plusieurs centimètres. La convulsion terrestre semblait s'accélérer.

— Encore deux heures, et il sera définitivement enfermé, souffla Gothorn.

— D'ailleurs, s'il avait fini plus tôt, nos revolvers le forceraient bien à rester dans son boyau.

— Et personne ne pourra nous accuser de sa mort... J'aime mieux ça !... Il faut être prudent !...

Les deux complices s'étendirent par terre, contre l'entrée la plus proche du capitaine, de façon à percevoir le bruit de son travail.

Soudain Edmond crut entendre dans la roche une sorte de plainte sourde. Les pierres semblaient pousser un soupir de douleur. Surpris, il releva la tête, écouta... Rien... Il reprit sa fouille. L'excavation s'approfondissait. Serait-ce celle-là qui lui ouvrirait la niche où se cachait le trésor ? La fatigue le terrassait déjà, causée par la gêne de ses mouvements. Il s'assit au bord du trou et se reposa.

N'entendant plus rien, les deux Allemands sortirent leurs brownings. Mais Garnet ne songeait pas à se promener. Bientôt, il reprit sa pelle.

Gothorn vérifia de nouveau les entrées. Comme si elle était à ses ordres, la nature avait redoublé d'efforts. Silencieusement, elle venait de clore cinq issues sur sept. Et les deux dernières, celles que pouvait voir le capitaine, paraissaient désormais trop étroites pour permettre le passage d'un homme.

Certains du résultat, Gothorn et Holbeck s'amusaient avec cruauté. La situation n'était-elle pas agréable et divertissante ?...

— Elle se ferme, murmura soudain Holbeck. Il avait vu distinctement les roches se rapprocher. Mais Edmond, enfermé dans la terre, ne s'aperçut pas que la lumière diminuait, que peu à peu, il s'enfonçait dans une cave. Il venait d'atteindre la profondeur indiquée sur la pierre de l'église. À genoux dans la fosse, il tâta la paroi orientale, cherchait la niche, enlevait le sable humide avec ses ongles, lorsqu'un craquement, semblable au premier, sortit de nouveau des entrailles de la roche, mais plus violent, et sinistre à donner le frisson.

L'officier sauta hors du trou. De la coupure par où il était entré, il ne restait qu'une mince ligne claire, à peine de quoi passer une jambe. Il bondit dans la galerie perpendiculaire. Tout était clos. En se glissant de profil aux places trop resserrées, il parcourut les Sept Gorges. À présent qu'il ne maniait plus la pelle, il sentait la terre frémir sous lui, comme si elle tremblait de frayeur.

— Enfermé ! fit-il tout haut... Enfermé !... Non !... C'est impossible !

Dehors, un grand éclat de rire lui répondait :

— Si, si, capitaine ! Très possible !... Croyez-moi. Ne vous fatiguez plus... C'est toujours ennuyeux de travailler pour rien. Et nous pouvons bien vous jurer que le sac aux émeraudes ne se trouve pas dans les Sievenschlüff !...

Riant et plaisantant, Gothorn et Holbeck firent encore le tour des roches, par prudence ; puis, certains que leur adversaire serait bientôt broyé, ils le laissèrent dans son tombeau.

— Plus de craintes ! dit Gothorn. Le magot est à nous...



Ils coupèrent à travers bois, vers la vallée de l'Erenz noire et les gorges qui montent au château de Beaufort.

VI

Ali ben Amara n'inquiétait pas les Allemands. Il ne s'étonnerait pas de ne pas voir son chef à midi, et, si cette surprise l'alarmait au dîner, il serait trop tard pour courir aux Sievenschlüff. Depuis longtemps, la nature, érigée en bourreau, aurait achevé son œuvre.

Mais le Marocain méfiant, avait pensé aux deux hommes pendant la nuit, et le résultat de cette longue méditation avait été d'éclairer tout à coup un recoin de sa mémoire. Par Mahomet ! C'était à Taza qu'il avait vu ces figures douteuses !... Des légionnaires.

Pourquoi étaient-ils à Echternach ? Pourquoi épiaient-ils l'officier français ?... Sans comprendre toute la vérité, le jeune homme soupçonna qu'il s'agissait de la mission que son capitaine venait accomplir dans le Grand-Duché, et, pressentant qu'on l'attaquerait, il résolut de prévenir l'agression.

Pressé de partir, Garnet lui avait à peine cité le texte relevé sur la pierre, et le mot de Sievenschlüff était trop loin de sa langue pour que le jeune Marocain pût le retenir. Il se contenta d'épier la chambre des Allemands. Mais vers onze heures, il vit le domestique en terminer l'arrangement... Les deux anciens légionnaires étaient donc partis très tôt ?... Il descendit, s'informa au bureau. Le gardien de nuit les avait vus sortir avant six heures.

Vaguement tourmenté, sans autre présomption cependant que le guet qu'il avait surpris la veille, Ali résolut de se rendre compte. Il alla dans la chambre de son chef, et trouva le papier sur lequel le capitaine avait arduement travaillé le cryptogramme allemand. Les recherches tâtonnaient tout au

long de trois pages, mais à la fin le texte rappelait le mot qu'avait dit Edmond : les *Sievenschlüff*. Ben Amara l'écrivit, puis il passa sans l'ombre d'un scrupule dans la chambre de Gothorn, s'entourant de précautions, afin de ne pas s'y laisser surprendre.

Le premier objet qu'il vit en ouvrant l'armoire fut une pierre exactement pareille à celle qu'il avait été chercher dans le mur de l'église. L'avait-on volée chez le capitaine ? Il courut y regarder.

Non. Celle-ci était à sa place, rapidement emballée.



Il revint chez Gothorn ; quoiqu'il ne tînt pas encore le fil de la machination, l'instinct lui disait encore que la présence de deux pierres semblables avait un motif grave. Certain désormais que l'Allemand ne rentrerait pas avant le capitaine, et que la présence des deux anciens soldats n'avait d'autre but que d'enlever le trésor d'émeraudes, il fouilla fiévreusement, ne prenant plus garde de ne pas signaler son passage.

Il ne trouvait rien. Suintement, il eut une inspiration. Le panier à papier ?... Comme dans bien des hôtels, on ne le vidait pas lorsqu'il contenait peu de chose, Ali retira quelques feuilles chiffonnées, les déplia ... L'une d'elles contenait des mots sans suite, et des noms géographiques : *Hallerbach, Hubertusbach*. Ce devait être ça...—

Il empocha le papier et descendit demander la route des *Sievenschlüff*. Il voulait rejoindre le capitaine... Celui-ci avait-il au moins pris une arme ? Non... Ali se rappela avoir vu son revolver sur la table de la chambre.

Il n'y avait personne au bureau.

Le jeune officier patienta quelques secondes, puis sortit de la pièce à la recherche de quelqu'un – n'importe qui – capable de lui fournir l'indication. Il ne rencontra qu'un vieux prêtre qui entrait à l'hôtel, armé d'un gros parapluie et d'une sacoche qu'il portait en bandoulière.

— Pardon, monsieur, dit Ali ; peut-être pourrez-vous me donner un renseignement.

— Avec plaisir, monsieur...

— Vous connaissez les environs ?

— Si je les connais ! Les rochers et moi nous sommes de très anciens amis.

— Je ne sais pas s'il s'agit d'un rocher... Tenez... Voyez le nom.

Il lui tendait son calepin.

— Les Sievenschlüff ! s'écria le prêtre. Vous voulez aller aux Sievenschlüff ?

— Et sans une minute de retard...

Le vieillard le regarda avec une sorte d'admiration...

— Mais alors, monsieur... Vous savez ?... Ça vous intéresse ?

— Que voulez-vous dire ?



Le resserrement des roches... C'est ça que vous voulez voir ? Mais elles doivent être fermées à l'heure actuelle ! Les fissures doivent s'être rejointes !... Ah ! Pourquoi ai-je dû aller à Vianden ?... J'ai manqué là une bien belle chose, pour un géologue !

Ali avait saisi les deux bras du prêtre.

— Monsieur, il y a un homme dans ces gorges... Il y a un homme ! Le chemin pour y aller, monsieur... Le chemin...

— Vous vous perdriez, répondit le vieillard en hochant la tête... Je vous accompagnerai. Si vous dites vrai, je ne serai peut-être pas seulement nécessaire comme guide... Ah ! J'ai

bien peur... Mais on ne sait jamais ! La miséricorde de Dieu est si grande !... N'est-ce pas elle qui m'a envoyé ici ?... Prenez des cordes... Au moins 30 mètres de cordes solides... qui puissent tirer un corps. Et moi, je cherche une voiture.

Cinq minutes plus tard, le prêtre et le musulman partaient au trot d'un solide cheval, emportant des outils et des câbles.

— Arriverons-nous à temps ? répétait Ali.

— Espérez, jeune homme !... C'est votre frère ?

— Non, mon capitaine.

— Ah ! Vous êtes officier...

— Marocain, monsieur. Servant la France... Et ceux qui ont réussi à envoyer là-bas mon capitaine sont deux Allemands.

— Des Allemands ?... exclama le prêtre... Cocher, cinquante francs si ton cheval garde le trot jusqu'au sommet du plateau.

Et se tournant vers Ali ben Amara :

— Dites-moi tout ce que vous savez, monsieur... Tout... Il peut en jaillir une lumière... D'ailleurs, ça vous aidera à prendre patience jusqu'à Bersdorf.

Ali raconta l'histoire du blessé de Taza, du trésor caché dans la région d'Echternach, du cryptogramme gravé sur une des pierres inférieures de l'église romane, et de la seconde pierre découverte chez les Allemands.

— Montrez-moi cet autre texte.

— Voici.

L'ecclésiastique lut et s'écria :

— Je connais fort bien ! Quand on descend du Massif des Sievenschlüff dans la vallée de l'Erenz noire, perpendiculaire à celle de la Sure, et qu'on traverse l'Erenz noire, on peut monter à Beaufort par deux étroits vallons qui se succèdent, celui du Hallerbach et celui du Hubertusbach.

À leur intersection s'ouvre un couloir très étroit, très court, où l'Allemand aura trouvé une excellente cachette. Quant au texte qui a envoyé votre ami dans les Sievenschlüff, il est faux, archi-faux ! Ces bandits savaient que les roches se fermaient ! Ils étaient au courant de cette convulsion terrestre que tout le monde ignore... veut ignorer... Qui a pu leur apprendre ?...

Il se tut, baissa la tête et murmura :

— Oh ! Je devine... Je sais... *Mea maxima culpa...*

Avant d'atteindre le village, le vieux prêtre arrêta le cocher, sauta à terre.

— Ce sentier coupe à travers champs... Nous gagnerons cinq minutes.

Il courait presque, le cœur étreint d'une angoisse. La conscience qu'il avait livré ce secret aux deux malfaiteurs lui rendait la vigueur de la jeunesse. Ne se laissant pas dépasser un seul instant il entra dans le bois, dégringola au fond d'un val resserré, sans eau, gardé à droite et à gauche par des murs de roches rouges, tourmentées, rongées comme des éponges. Aux temps préhistoriques, quels torrents avaient dû rouler là, pour creuser ces couloirs apocalyptiques et terrifiants ?

Le prêtre entrait maintenant dans les claires futaies où des groupes de rocs blancs surgissaient, s'escaladaient. Le

sentier traversait des labyrinthes où des lettres indiquaient la direction, puis longeait en corniches d'autres murailles au-dessus des profondeurs boisées.

— Y serons-nous bientôt ? demandait parfois Ali.

Le vieillard lui disait quelques paroles d'encouragement ; descentes et montées continuaient, coupées d'escaliers en pierres et en rondins, de ruisseaux bruyants où il fallait sauter de pierre en pierre.

— Nous approchons, dit tout à coup le prêtre.

— Pourrions-nous entendre crier d'ici ?

Le vieillard hésita, et commit un pieux mensonge :



— Non... Je ne crois pas... La voix ne porterait pas si loin...

Mais à un tournant, le sentier frôlât une nouvelle roche, énorme, ronde, d'un brun noir sinistre.

— Ce sont les Sievenschlüff, dit le prêtre à voix basse.

Il cherchait des yeux l'entrée n° 1, qu'il connaissait bien et où disparaissait le sentier, mais celui-ci mourait contre une roche unie, où se voyait à peine la trace d'une lézarde, et sur laquelle une lettre et une flèche peintes indiquaient seules l'ancien accès de cette curiosité naturelle. Tout le bloc s'était-il resserré aussi hermétiquement ? Le pauvre homme enfermé dans ces couloirs traîtres n'était-il déjà plus, à l'heure actuelle, qu'une pauvre chose sans nom incorporée à la pierre, comme durent l'être, aux temps préhistoriques, les mammouths, les iguanodons que la science retrouve presque entiers ?

Le prêtre et l'officier se posaient les mêmes questions. Mais aucun d'eux n'osait les formuler à haute voix. Ils n'osaient même pas appeler. Le silence qui planait sur le roc, comme sur un cénotaphe, leur faisait peur.

Edmond Garnet ne criait pas, n'appelait pas au secours...

VII

L'apostrophe et l'éclat de rire de Gothorn avaient autant surpris Garnet que l'aspect nouveau et terrifiant des fissures où il avait pénétré avec tant de confiance. Sans comprendre le fond même de la machination, sans se douter que celle-ci remontât jusqu'au Maroc, la situation lui était apparue aussitôt sous son jour réel. L'endroit où il était ne contenait aucun trésor. On l'y avait envoyé, de quelle manière ? Il ne s'en rendait pas compte, parce qu'on n'ignorait pas le phénomène terrestre en train de se produire.

Il entendit les deux complices s'éloigner.

— S'ils partent, se dit-il, c'est que je suis perdu...

Il tendit toute son énergie, l'appliqua à retrouver son calme. Alors, de nouveau bien en possession de lui-même, il recommença la visite des gorges, parcourut chacun des couloirs et dut bien reconnaître qu'il était enfermé.

— Crier ? À cette époque de l'année où l'on ne chasse plus, qui passe dans ces forêts ?... Ah ! Un mois plus tard, les touristes seraient là !... Mais j'appellerais pendant des jours sans être entendu !...

Il s'accrocha à un espoir. Peut-être le resserrement n'affecterait-il que le pourtour de la roche. Ali ben Amara organiserait des recherches. On le retrouverait.

Il mesura des largeurs à l'aide de sa pelle. Une demi-heure après, ces longueurs n'étaient plus les mêmes. Chaque couloir s'était rétréci d'au moins 20 centimètres.



— Je suis fichu ! dit-il tout haut.

Déjà il avait envisagé l'escalade, étudiant avec soin chacune des parois. Hélas ! Elles étaient toutes verticales, lisses et gluantes. Pas moyen d'en gravir même un mètre.

Il chercha le point le plus large. Il se tiendrait là, sans désespérer. Mais il se rendait compte combien il circulait plus difficilement dans ses couloirs. Presque partout ses coudes raclaient la roche. Quoiqu'il fût à peine onze heures, le jour diminuait.

Il leva les yeux. Le haut des murailles se touchait en plusieurs endroits. Avant de l'écraser, la roche allait-elle sceller son tombeau ?

Il frissonna. Le froid et l'humidité le pénétraient peu à peu.

Il s'était assis sur le sable humide. La tête entre les mains, il se perdait dans ses pensées amères. Soudain, un nouveau craquement gronda au fond de la pierre. Il releva le front. Tout un couloir, à gauche, venait de se coller hermétiquement. La vision nette de ce qu'il allait peut-être subir à la minute suivante l'épouvanta. Éperdument, il appela au secours, il cria sa détresse. Tout l'instinct de la vie. La révolte de la jeunesse remontait en lui. Il trembla au fond de cette épouvantable fosse.

Après avoir épuisé ses poumons dans ses vains hurlements, il s'arrêta, écouta... Le silence. Rien que le silence. Plus rien de ces mille bruits qui font vivre une forêt. Les animaux, avertis par l'instinct, devaient fuir ces lieux condamnés.

Il ne cria plus. À quoi bon ?...

Plusieurs fois, d'un mouvement machinal, il avait tâté sa poche à revolver. Elle était vide. Ah ! S'il n'avait pas oublié l'arme sur sa table ! Il n'attendrait pas la seconde fatale où sa poitrine se briserait...

Il envisagea la possibilité de se tuer avec la pelle qu'il avait apportée. Un outil de fer, ça peut toujours briser un crâne ! Mais aurait-il la force ? Réussirait-il à se donner lui-même le coup formidable ? Il attendait encore, tenant l'outil dans sa main. Puis il essaya de parcourir de nouveau les couloirs de cette tombe. Il ne put s'avancer que de quelques mètres. Il revint à son point de départ, le plus large et celui où la roche restait en haut bien écartée. Là au moins, il voyait le ciel, la lumière qui allait s'éteindre.

Son esprit retourna à Taza, la guerre, à Saint-Cyr, à son enfance, près de ses parents... Il n'avait plus peur. La tristesse

le gagnait, avec la vision de tout ce qu'il allait perdre. Que de belles années il aurait eues encore !... Il gardait la tête levée, dans la pose si habituelle aux aviateurs qui ont enseigné dans une école. Une tache bleue, d'un bleu ardent, passa au-dessus de la coupure.

— J'étais là-dedans, il y a quelques jours... murmura-t-il.

Les deux parois se rapprochaient. Bientôt, il lui fut impossible de se tenir assis. Il se leva, essaya de marcher. Ses épaules touchaient le roc. Il se mit de profil. Ainsi adossé à la muraille, il lui restait un jeu de 10 à 15 centimètres.

— J'ai encore une demi-heure... À moins qu'un soubresaut ferme tout en une fois...

Il s'arrêta un instant.

— Ce serait préférable.

Ses yeux restaient fixés sur le mur qui lui faisait face. Il s'hypnotisait. Il lui semblait voir la roche s'animer... Oui. Elle avançait. Et dans son dos, ne sentait-il pas la poussée continue ?

Il tremblait de froid. Il souleva sa pelle, la laissa retomber.

— Je ne pourrais pas donner un coup assez vigoureux. J'augmenterais les douleurs de mon agonie. Les parois allaient le toucher. Il pensait :

— Si elles pouvaient serrer, en une fois... Et que ça finisse !

Il appuyait ses mains, comme pour écarter l'ennemi.

À ce moment, un cri traversa l'air, retomba dans la gorge.

— Capitaine !

Edmond poussa un hurlement.

— Ali !

— Capitaine, je vais vous sauver.

Edmond accrocha ses ongles à la muraille. Il ne voulait plus mourir. Mais comment échapper ? Il n'y avait que là-haut. Et encore !... Mais le cri du jeune Marocain répondait à ce désespoir :

— J'ai des cordes ! Je monte sur la roche...

Agile, aidé par les indications du prêtre, plantant ses outils dans les fissures pour y prendre appui, Ali bel Amara escaladait le bloc titanesque. Trois fois il dut s'arrêter.

Du milieu de la roche, les appels redoublaient :

— Vite ! Les murs me serrent !... Dans cinq minutes je ne pourrai plus sortir... Vite, Ali !... Vite !

Un cri de triomphe. Le jeune homme était au sommet. Il bondit sur la crevasse qui restait ouverte, laissa aller sa corde.

— Vite ! suppliait Edmond. Il put à peine lever les bras pour saisir la boucle.

— Tire, Ali ! Je suis serré... Je ne puis t'aider !...

Le Marocain s'était calé au fond de la coupure. Il donna un effort surhumain.

— Tire, Ali !... Par le ciel, tire plus fort !...

— Je ne puis pas, capitaine.

— Alors... C'est inutile... Abandonne... Je ne puis me dégager...

— Inutile ! Inutile ! clama une voix bougonne. C'est ce que nous allons voir !

Et le vieux géologue arriva près du sous-lieutenant.



— Vous voyez... On retrouve parfois ses jeunes jambes ! Je vous le dis ! Il y a la Miséricorde !... En avant ! Tirez !... Une... deux...

Des profondeurs de la coupure jaillit un hurlement de bonheur. Edmond s'était dégagé. Des pieds, des genoux, il se collait aux murailles. Lentement, il montait vers la vie...

Bientôt la tête affleura. Couché à plat ventre, Ali saisit le capitaine par les vêtements, le tira à lui. Edmond tomba sur la pierre, sans connaissance.

— Laissez-le un moment, dit le prêtre...

La faiblesse du capitaine ne fut pas longue. En ouvrant les yeux, il murmura :

— Sauvé !

Et il tendit les mains aux deux hommes.

— Racontez-lui, fit le vieillard. Ça lui donnera le temps de se remettre.

VIII

Au sommet des Sievenschlüff qui ne formaient plus maintenant qu'un seul bloc, Ali ben Amara achevait le récit de l'aventure.

Le capitaine était de nouveau tout à fait d'aplomb. On n'a pas combattu dans les airs sans être cuirassé contre bien des émotions. En écoutant, il regardait le ciel où des nuages blancs, plus légers, passaient rapidement. Il avait failli perdre tout ça ! Et c'était si beau ! La vie valait tellement qu'on la vécût !

— Et les émeraudes ? dit doucement le prêtre. Si vous ne voulez pas les perdre, il faudrait peut-être songer à ne pas arriver trop tard.

— C'est vrai, les émeraudes !...

— Les deux voleurs n'auront pas pris la peine de retourner déjeuner à Echternach. On ne lâche pas ainsi la proie quand on la tient.

— Ils doivent être impatients d'emporter le magot.

— Et de se le disputer !

— Êtes-vous en état de nous suivre, capitaine... de descendre en bas des roches ?

— Si vous voulez, proposa le prêtre, on pourrait vous lier à la corde. Je me méfie un peu de vos forces.

Mais Edmond refusa. Il descendit le premier le long de la paroi abrupte.

— Voici votre revolver, fit Ali, lorsqu’il toucha le sol.

— Suivez-moi, messieurs, fit le prêtre dès qu’ils furent réunis.

Il rattrapa le chemin de l’autre côté des Sept Gorges et continua jusqu’à la dépression brusque qui ouvrait entre les bois la vallée de l’Erenz noire. La sente dégringolait à travers des prés et des champs bien verts.

— Trouverons-nous encore les bandits ? demanda Edmond.

— Je le crois. Ils se seront sans doute arrêtés dans ce cabaret, au bord du ruisseau.

— Et on ne découvre pas une cachette en dix minutes ! Vous en savez quelque chose, capitaine.

Après avoir traversé un petit pont, ils avisèrent un paysan qui gardait un troupeau.

Le prêtre l’interpella en patois du Luxembourg.

— Deux de nos amis nous ont devancés. Nous ne savons pas quel sentier ils ont pris. Vous ne les avez pas vus ?

— Ach ! Oui ! On peut bien remarquer les touristes qui passent ! Ils sont plutôt rares !

— Nos amis sont allés à droite, n’est-ce pas ? Vers la station de Grundhof ?

— Pas du tout ! Ils ont pris le sentier du Hallerbach. Tenez, celui qui monte dans ces bois.

— Celui qui arrive à Beaufort ?

— Oui. Mais il faudra prendre à droite quand vous rencontrerez un autre ruisseau, le Hubertusbach.

Les trois hommes se regardèrent. Il n’y avait pas à se tromper.

— Tu as eu une bonne idée de remporter ta corde, dit Edmond au sous-lieutenant.

— Pourvu que nous arrivions avec prudence, nous sommes certains de les prendre au nid.

— Et de n’avoir qu’à nous baisser pour ramasser le trésor.

Ils montaient le long d’un ruisseau qui roulait comme un minuscule torrent, sous un bois touffu, et toujours entre des rochers...

— Dans un quart d’heure, nous y serons.

Enfin le prêtre désigna un coude, au delà d’un fourré de jeunes sapins.

— Le confluent. La coupure dont parle votre texte se trouve à droite. Elle n’a pas plus de 2 mètres de large.

— Et quelle profondeur ?

— Dix, à peu près.

— Pas d’autre issue ?

— Aucune. Sauf l’escalade qui doit être à peu près impossible.

— J’avance le premier, fit Edmond... Suivez-moi, à 50 mètres.

Il rampa, étouffant jusqu'au froissement des feuilles mortes. À quelques pas de la coupure, il s'arrêta. Il entendait distinctement le bruit d'un outil contre la pierre.

Il y fut en un bond.

— Haut les mains !

Les deux complices tournaient le dos, travaillant à une excavation.

Ils se dressèrent en un sursaut d'effroi.

— Haut les mains ! répétait Edmond.

Ils obéirent, d'autant plus qu'ils voyaient deux autres ennemis apparaître.

— Retournez vos poches, et jetez vos armes... — L'homme en gris, d'abord.

— Nous n'avons pas d'armes, répondit Gothorn.

Edmond trembla de fureur. Il reconnaissait les voix qui lui avaient lancé son oraison funèbre, quand il était enfermé dans les Sept Gorges.

— Jetez vos armes, répéta-t-il d'une voix farouche.

Gothorn abaissa le bras, fouilla dans sa poche, sortit son browning, mais, au lieu de le lancer aux pieds du capitaine, il le braqua, lâcha sept fois la détente.

Edmond avait prévu le coup. Il s'était jeté à terre, après avoir fait signe à ses compagnons de s'abriter derrière l'angle de la roche.



— À mon tour, bandit !



Il visa. Une seule détonation. Gothorn s'abattit sur la face, tué net d'une balle au front.

Holbeck ne songeait pas à se défendre. Il vida ses poches et se rendit. En un instant, il fut solidement lié.

Le vieux prêtre partit à Beaufort chercher les gendarmes. Quant aux deux officiers, ils s'avançaient dans la coupure, enjambaient le cadavre, sautaient dans le trou que les Allemands avaient creusé. Ils y travaillèrent à peine quelques minutes avant de découvrir un coffret de fer.

— Les émeraudes !

Puis ils attendirent la force publique. Une heure plus tard, Holbeck était emmené à Echternach où il dut bien avouer, puisque les preuves les plus accablantes s'élevaient contre lui, à commencer par la pierre qu'on trouva dans la chambre de son complice. Il s'en tirerait peut-être avec la prison perpétuelle. C'était le mieux qu'il pouvait espérer.

Le lendemain, Edmond et Ali prirent congé du vieux géologue qui promet de venir les voir au Maroc.

Le trésor fut remis à l'Œuvre des Orphelins de la guerre. Écoulé sur le marché de Paris, il dépassa 2 millions. Et le plan qui restait dans les archives marocaines permettrait sans doute, un peu plus tard, de prendre possession de la mine complète dans les montagnes insoumises, et d'augmenter encore l'incroyable richesse de notre plus beau protectorat.

Édouard de KEYSER.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Mai 2025

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Bruss Limat, Maria-Laura, Isa, titre réalisé en collaboration avec la BNR – <https://ebooks-bnr.com/>.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.